



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.

Robe d'Organdi garnie de volans bordé de ruche de tulle, Chapeau de paille d'Italie

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.

pour six mois..... 18

pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67 ;
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

PROMENADE AU BOIS.

LA mode en était passée; on fuyait ce pauvre bois de Boulogne, mais cependant on y revient aujourd'hui. Ces allées dévastées par des hordes étrangères, ont retrouvé tout leur éclat, toute leur fraîcheur. Le bois est devenu aussi touffu que



era).
d'Italie

dans les premiers tems, et l'ombrage de ses bosquets a pu protéger de nouvelles confidences, de nouveaux mystères.

Quelle promenade réunit en effet plus d'avantages, promet un abri plus favorable aux jolies femmes, aux élégantes, qui tout en désirant goûter la fraîcheur si nécessaire d'une soirée d'été, sont bien aises de faire remarquer leurs toilettes. Jamais lieu ne fut mieux disposé pour remplir ce but. Placé aux portes de la capitale, offrant pour chemin la magnifique avenue des Champs-Élysées, éloigné du bruit, de la poussière des grandes routes, ni trop ni trop peu fréquenté, il doit devenir le soir, pendant la belle saison, le rendez-vous de la meilleure société de Paris. Le goût marqué qu'elle affecte pour cette belle promenade, a été d'autant plus vivement décidé, que les bals du Ranelagh avaient déjà habitué à le fréquenter, à le connaître.

Aujourd'hui l'on ne saurait plus se rendre au bois de Boulogne qu'à cheval ou en voiture. Les amazones suivent avec leurs cavaliers les belles allées de la Muette, et même poussent quelquefois jusqu'à Saint-Cloud, sur les bords de la Seine, où il est du bon ton de se faire apporter des rafraîchissemens, que l'on trouve en abondance dans les cafés voisins. Les voitures les plus élégantes amènent les autres promeneuses. Nous avons remarqué que les plus brillans atelages les distinguent et que presque toutes sont doublées en couil rayé, ce qui contraste d'une manière assez originale avec les riches armoiries qui couvrent les portières.

Comme on ne craint ni la foule, ni le sable, les toilettes sont en général très-fraîches et du meilleur goût. Le gazon de la pelouse est sans cesse foulé par les chaussures les plus délicates; enfin la promenade du bois de Boulogne, adoptée maintenant par la mode, ne peut manquer de devenir ce qu'elle était autrefois, le lieu le plus suivi de Paris. C'est là que l'on viendra de toutes parts respirer l'air frais que procure le magnifique ombrage que l'on y trouve. Bien mieux situé que le jardin des Tuileries, que les boulevarts sur lesquels on est à chaque instant heurté et reconnu, on peut y trouver le monde ou s'isoler, se livrer au plaisir de la conversation ou s'abandonner à la rêverie. Si la toilette fatigüe, un négligé élégant n'y est pas regardé comme une inconvenance. Tous les goûts, tous les caprices peuvent y être satisfaits; n'en voilà-t-il pas assez pour le rendre à la vogue, que quelques cir-

constances lui avaient fait perdre. Aussi la *promenade à la pelouse* est-elle aujourd'hui un article de rigueur sur l'*album* d'une jolie femme.

A la première représentation du *Spéculateur*, la plupart des dames étaient en robes blanches. Beaucoup d'entre elles arrivaient avec de simples chapeaux en paille ou des capotes en sparterie et en gros de Naples blanc, sur lesquels était placé un voile relevé. A peine entrées dans leurs loges, elles ôtaient leurs chapeaux : elles sacrifiaient le plaisir de montrer une jolie toque ou un élégant béret, à l'avantage d'être ainsi dégagées de tout accessoire qui, en les embellissant sans doute, aurait ajouté une gêne de plus à celle que leur faisait éprouver l'insupportable chaleur qu'il faisait ce jour-là aux Français.

Les grandes chaleurs ont ramené la vogue générale des chapeaux de paille; ceux en paille d'Italie sont la plupart ornés de verdure et de bouquets en fleurs blanches; d'autres ont des rubans écossais ou de deux couleurs tranchantes rouge et bleu-flore, etc. Sur des chapeaux en paille de riz on place beaucoup de roses; les plus élégans ont même deux roses placées en dessous de la passe en guise de nœuds, et une rose est placée au bord, et tout cela sans préjudice de la touffe de roses qui orne la tête du chapeau. D'autres chapeaux en paille de riz, forme ronde, ont un côté de la passe relevé en bourrelet; un seul bouquet de roses est placé du côté opposé : sur la paille de riz la plupart des nœuds et brides sont en ruban de satin blanc uni; d'autre fois les rubans ont un liseré en couleur, de la longueur d'un doigt sur un des côtés : ce genre de ruban est très nouveau. La même disposition de liseré se répète aussi sur les rubans-gaze que l'on place sur les petits bonnets en tulle, à la jardinière, qui font toujours fureur.

Quelques robes blanches en organdie ont quatre grands plis au bas du jupon, et une seule grosse ruche en organdie placée au-dessus de l'ourlet du bas de la robe.

On voit au spectacle beaucoup de robes avec des manches courtes : le bas est terminé par une ruche en tulle. Les cein-

tures croisées et à épaulettes en large ruban, reprennent faveur; les plus nouvelles sont formées en ruban nuée, en gros bleu très-foncé vers un des bords, et se terminant en bleu clair.

Sur quelques chapeaux en crêpe on place de petites plumes de perroquet, vertes vers le bas, et rouges cardinal à partir de la moitié de leur longueur. Ces plumes sont quelquefois détachées et se placent une à une entre les crevés de la gaze; mais le plus ordinairement on les emploie comme aigrettes; elles sont alors un peu plus longues dans leur dimension.

Quand on ne porte pas de canezou, les pointes en blonde noire remplacent le schall, devenant une chose intolérable par la chaleur étouffante qui se fait ressentir.

Les guêtres en toile écrue continuent à être très bien portées avec des souliers en toile ou en peau de la couleur des guêtres. Il n'est pas de bon ton de les adapter avec des souliers noirs. Des souliers de peau anglaise, couleur mouche, sont ce qu'il y a de plus distingué, de plus cher et de plus agréable pour chaussure d'été. Cette peau a toute la souplesse de celle d'un gant. Nous n'en avons vu que chez M. Michiels, dont la réputation est si universellement connue, que nous regardons presque comme inutile d'ajouter que ce célèbre *artiste en chaussure* demeure toujours boulevard des Italiens, en face des Bains Chinois.

Les chapeaux gris sont toujours de mode chaque été: ceux que les hommes portent aujourd'hui ont subi quelques légères altérations presque imperceptibles, excepté à l'œil d'un artiste exercé dans l'art; car elles ne consistent que dans la nuance qui tire un peu sur le gris-fer. Du reste leur forme est celle prescrite par le goût du jour, les bords très relevés de chaque côté, de sorte que le devant forme une petite pointe si baissée, qu'elle touche presque le bout du nez.

On parle d'une nouvelle coupe de cheveux pour homme, qui a fourni à l'inventeur l'occasion de dire qu'il avait coiffé vingt jeunes gens *à la fois* (à la Foy). On comprend que ce dernier nom est celui de cette nouvelle coupe de cheveux.

ULNARE.

...Ils avaient été depuis long-tems fiancés, et cette union allait ramener la paix entre deux familles long-tems divisées. Rien n'était plus joli qu'Ulnare; on la comparait à ces vierges brillantes qui ont mérité une place dans le palais d'Odin; pour Olnoer, toutes les jeunes filles auraient voulu qu'il fût leur époux. Jamais dans les fêtes données au château, elles n'avaient vu présenter un chevalier qui eût plus de bravoure, dont les traits fussent plus délicats et plus doux. Le bonheur des deux amans ne faisait pas de jaloux, car ils étaient aimés et chacun se disposait à paraître aux fêtes, que la mère d'Ulnare devait faire célébrer le jour de cet hymen, si désiré.

Olnoer n'avait plus que son père. Mais il était vieux, infirme, accablé de blessures, et il ne pouvait accompagner son enfant chéri à l'autel: ne désirant que son bonheur, il avait voulu bénir cet espoir de sa maison, et Olnoer s'était bien gardé de manquer à un devoir que son cœur lui imposait aussi bien que le respect qu'il avait pour l'auteur de ses jours. Sans regret il s'était échappé aux jeux de l'aimable jeunesse que l'annonce du plaisir avait réunie au château; il avait pressé Ulnare sur son cœur pour se donner le courage de passer deux jours loin d'elle, car c'était dans deux jours qu'il devait lui entendre prononcer le serment de l'aimer toujours. Comme cette douce espérance faisait battre son cœur!

...Le temps fixé était écoulé: il ne voulut point rester au château de son père malgré les instances que l'on fit auprès de lui. Ce fut en vain qu'on lui montra le ciel chargé de nuages, ce fut en vain qu'on le prévint qu'une tempête horrible allait éclater. Ulnare eût été inquiète, eût douté de son amour, de son courage... Olnoer était déjà sur son coursier, que les vœux de ses serviteurs cherchaient encore à le retenir. Que n'eût-il pas bravé pour voler auprès de sa bien-aimée!

L'orage en effet fut terrible! La pluie tomba avec violence, le tonnerre roula dans les airs et les éclats de la foudre sillonnèrent la nue chargée de noires et épaisses vapeurs. Soutenu par le souvenir d'Ulnare, Olnoer avança toujours et bientôt

il aperçut la demeure de sa fiancée : sans pouvoir s'expliquer le mouvement secret qui agita son sein, il frémit involontairement; une larme même vint mouiller sa paupière.

L'obscurité la plus grande enveloppait le château; on n'apercevait aucune clarté aux fenêtres; le plus profond silence y régnait. Il frappa vivement l'imagination du jeune chevalier. « Hé! quoi, se disait-il, je m'attendais à trouver dans la galerie la foule joyeuse des jeunes compagnes d'Ulnare; je me réjouissais d'avance d'entendre arriver jusqu'à moi les sons mélodieux des instrumens qui devaient exciter leurs danses légères, leurs cris de joie et de surprise, et rien n'annonce même la présence de mes amis. » — Oluoer soupira; mille pensées funestes vinrent assaillir son esprit, et ce ne fut pas sans éprouver une émotion bien pénible, sans trembler presque, qu'il fit arrêter son coursier devant la porte principale. Personne n'y attendait son retour, cependant bien prévu.... Que pouvait signifier un changement aussi subit?... Quel mystère s'agissait-il de pénétrer?... Cependant il se détermina à entrer et saisit enfin le lourd marteau de la porte. Le fer en retombant retentit dans la solitude, et ce bruit sinistre alla jusqu'au cœur d'Oluoer, qu'il fit involontairement frissonner.

Les pas d'un valet lui rendirent cependant un peu d'espoir: la porte s'ouvrit, et le jeune chevalier entra dans le château, ne sachant s'il devait interroger le guide silencieux qui l'éclairait, ou attendre une explication qui l'inquiétait d'avance. Il attend.... Le malheureux ne lui adresse aucune parole; il conduit son jeune maître non à l'appartement de celle qu'il doit nommer sa mère, mais bien à celui qu'il avait déjà occupé. Cette réception mystérieuse, la tristesse peinte sur le visage du serviteur, le silence profond qui régnait dans tout le château, tout n'était-il pas fait pour désespérer le jeune chevalier? Il s'assit, après avoir détaché son casque; et, fixant ses regards sur le ciel que sillonnaient encore de larges éclairs, il se livra aux plus pénibles réflexions. Le bruissement du feuillage, le bruit de la pluie qui tombait sur les vieux arbres qui ombrageaient le château, le sifflement du vent, qui apportait jusqu'à ses oreilles comme des soupirs douloureux et des plaintes funèbres, le remplissaient d'un effroi qu'il ne pouvait définir. On aurait dit que ces convulsions de la nature dont il était le

témoin, devaient être pour lui le présage de quelque malheur. Il lui semblait, tant son imagination avait été vivement émue, que le nom d'Ulnare avait retenti au milieu des clameurs de l'orage, et que des voix célestes avaient répété ce nom, comme s'il était déjà celui d'un habitant des cieux!!

(La suite au prochain Numéro.)

MÉLANGES.

La Comédie-Française si long-tems abandonnée, si long-tems critiquée, sur laquelle tombaient à la fois et les sarcasmes et les reproches d'indolence et de paresse, ne saurait plus aujourd'hui recevoir que des éloges. Une révolution totale y a été opérée. Les ouvrages nouveaux, dans les deux genres qu'il lui est permis d'exploiter s'y succèdent avec la plus grande rapidité; les auteurs y sont bien accueillis quelque soit le degré de leur célébrité; enfin elle a repris le rang qu'elle n'aurait jamais dû perdre, et cet heureux changement, on le doit à l'homme aimable qui en a aujourd'hui la direction. Grâce à M. Taylor, la Comédie-Française a retrouvé tout son éclat, toute sa dignité, et elle ne perdra pas, tant qu'elle l'aura pour directeur. C'est sans doute à ses soins que nous devons la nouvelle pièce de M. Riboutté, déjà connu par les deux Comédies assez remarquables de *l'Assemblée de Famille* et du *Ministre Anglais*. *Le Speculateur* ou *l'Ecole de la Jeunesse* est un tableau assez vrai, souvent dramatique et attachant, des mœurs nouvelles que l'amour de l'or, l'habitude de l'agiotage, ont fait adopter à beaucoup de gens. Les détails en sont intéressans, et le style généralement soigné. Un grand nombre de vers ont été applaudis parce qu'ils offraient à la fois le mérite de la concision, de l'élégance et de la pensée. *Le Speculateur* est destiné à amener la foule à la Comédie-Française.

En France, tout ce qui est original doit réussir, aussi nous empressons-nous de faire connaître le nouveau Salon que vient d'ouvrir, rue Saint-Martin, N° 149, à Paris, M. Mailly, coiffeur, successeur de M. Charrier. Là on ne se contente pas de vous tailler les cheveux, avec cette perfection que l'on est en droit d'exiger aujourd'hui de tous les coiffeurs; on ne vous fait pas connaître seulement toutes les heureuses inventions au moyen desquelles on peut braver les outrages du tems et les regards de la plus maligne curiosité, on charme encore et vos yeux et vos oreilles. Une musique harmonieuse, invisible, qui semble sortir des murs de l'appartement, vous séduit, vous enchante, pendant que l'on bâtit l'élégant édifice de votre chevelure. Les airs les plus délicieux accompagnent chaque coup de peigne du garçon coiffeur; enfin M. Mailly a su mieux que tout autre unir l'utile à l'agréable, et nul doute que tous les dilettanti n'accourent dans ses salons. Il n'en coûte que 1 franc pour être frisé et entendre vingt des plus délicieux morceaux de Mozart, de Weber, de Paësiello ou de Rossini!!!

ANNONCE.

Œuvres complètes de Gessner, nouvelle édition, imprimée sur grand raisin vélin des Vosges, et ornée de treize jolies gravures, dessinées par Marillier et gravées par Delvaux; 4 volumes in-32. Prix: 12 fr. pour Paris et 13 fr., *franc de port*, pour les départemens. A Paris, chez Aimé Payen, libraire, rue Serpente, N° 13; et chez Dondey-Dupré Père et Fils, imp.-l'b., rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, et rue Richelieu, N° 67, vis-à-vis la Bibliothèque du Roi.

A ce Numéro est jointe la Planche 397.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.